

*« Si tu es le Fils de Dieu ... »
Je te donnerai tout cela si tu tombes à mes pieds.
Mathieu 4, 8-11*

Devenir le roi du monde. C'est là une ambition que nombre de fictions ont mises en scène dans des récits d'anticipation ou de science-fiction. La troisième provocation que Jésus subit au désert est bel et bien cette tentation peu crédible du point de vue de la faisabilité. Pourtant, quelques figures historiques nous font penser à cet esprit de conquête de territoires toujours plus nombreux, pour installer la domination d'un seul sur tous. Qu'on pense à Alexandre le grand, à Napoléon ou à Hitler, on s'aperçoit que la réalité dépasse parfois la fiction et que ce désir de domination n'est pas un phénomène exceptionnel dans l'histoire de l'humanité, mais semble bien être récurrent.

Le diable, dans l'Évangile de Matthieu conduit Jésus sur une montagne très haute : assez haute pour que le regard humain embrasse de façon synoptique, tous les royaumes de la terre.

Matthieu nous propose ici une expérience de pensée : « imaginons un lieu très élevé d'où l'on puisse regarder le monde entier avec tous ses royaumes ». Ce point de vue que propose le diable à Jésus est habituellement réservé à un autre, qui voit tout simultanément : Dieu.

Le diable propose à Jésus, ni plus, ni moins que de prendre la place de Dieu. Mais en adoptant ce point de vue englobant, ce ne sont pas seulement les royaumes de la terre qui sont considérés objectivement, pour ce qu'ils sont, mais aussi la gloire qui les entoure. Ce que montre le diable à Jésus : c'est la gloire qu'un despote retire de son pouvoir. C'est la représentation du pouvoir en tant qu'il flatte celui qui le détient.

Une fois de plus, le diable tend à Jésus le piège de la confusion des rôles. Mais cette fois, il ne prend plus la peine de dire : « si tu es le Fils de Dieu... », après que deux tentatives de corruptions ont échoué ; il sait maintenant qu'il s'adresse au Fils de Dieu. Et c'est même pour cette raison que, cette fois, sa tentation pourrait peut-être fonctionner. En effet, le monde est plein de Fils de rois qui veulent tuer leur père pour prendre sa place. C'est une des règles principales des dynasties. Si Jésus est Fils de Dieu, s'il a réussi à ne pas se laisser tenter par les deux premières provocations, qui visaient, d'une part à dévoyer la foi en Dieu pour combler ses désirs personnels et d'autre part, à risquer sa vie pour en faire une preuve de Dieu ; alors, il est prêt pour l'ultime tentation : celle du coup d'État. Renverser le règne de Dieu pour gouverner à sa place.

Si la proposition d'être « calife à la place du calife » était directe, le diable ne pourrait pas espérer un instant réussir à faire plier Jésus. Mais le procédé est plus subtil qu'un simple putsch. Le diable marchandé en disant : « si tu tombes à mes pieds pour te prosterner. »

Dans son livre, *Le monde comme volonté et comme représentation*, que nous avons déjà cité les fois précédentes, le philosophe Arthur Schopenhauer écrit : « *Considérons le motif général sous lequel se manifeste l'injustice ; elle a deux formes, la violence et la ruse ; au sens moral et pour l'essentiel, c'est tout un. D'abord, si je commets un meurtre, il n'importe que je me serve du poignard ou du poison ; et de même pour toute lésion corporelle. Quant aux autres formes de l'injustice, on peut toujours les ramener à un fait capital ; faire tort à un homme, c'est le contraindre de servir non plus sa propre volonté, mais la mienne, d'agir selon mon vouloir et non le sien. (...) à cet effet, je présente à sa volonté des motifs illusoire, si bien qu'au moment où il croit suivre sa propre volonté, il suit la mienne (...) la violence ne fait pas pis. »*

On comprend ici ce qu'est la ruse ; le trait que le philosophe a identifié est exactement celui que le récit de Matthieu met en scène dans la troisième tentation au désert. Sous couvert de donner à Jésus le pouvoir sur tous les royaumes de la terre, le diable cherche en fait à le soumettre à son pouvoir.

Le prix à payer par Jésus pour être le roi du monde, c'est celui de sa liberté même, c'est celui de son autonomie, de son indépendance, bref, de sa conscience.

En proposant ce pouvoir sur le monde, le diable propose à Jésus un changement de règne. Et dans ce règne-là, c'est le diable qui est le véritable maître.

Le terme employé ici pour : « se prosterner » est un terme proprement religieux. En fait, il faudrait que Jésus se mette à croire non plus en Dieu, mais au diable, et alors, il pourrait espérer exercer sa puissance sur le monde. Mais la vocation du Fils de Dieu est précisément de ne pas être du monde, et d'y apporter quelque chose qui vient d'ailleurs, d'un royaume autre que tous les royaumes de la Terre : le royaume de Dieu. Et dans ce royaume, la violence, la ruse et le mensonge n'ont pas de pouvoir. Seule la foi en a un.

Quand Jésus montera sur une autre montagne pour y prononcer son sermon, au chapitre suivant, il ne prônera ni la ruse, ni la violence, ni la manipulation de la volonté de l'autre pour obtenir le royaume de Dieu. Au contraire, il parlera de sincérité, d'honnêteté, de réconciliation, et d'amour plus fort que la violence.

Jésus répond à la provocation du diable en termes religieux : « *C'est devant le Seigneur, ton Dieu, que tu te prosterner, et c'est à lui seul que tu rendras un culte* ». Le seul à qui Jésus peut tout remettre, jusqu'à sa vie même, c'est Dieu. Et cette confiance-là n'est possible que dans le règne d'un Dieu qui aime l'homme.

Le Fils de Dieu est d'un règne où l'Esprit de Dieu régule la volonté, et la met au service de l'autre par amour. Dans le règne de la division, et donc dans celui que

Matthieu appelle celui du « diable », la confiance est impossible, car elle est toujours menacée par le mensonge, la manipulation et l'hypocrisie. Dans ce règne-là, rien n'est gratuit, tout est sujet de convoitise de la volonté de l'autre pour poursuivre ses propres fins. L'autre est un moyen dont je me sers pour mes intérêts propres.

Arthur Schopenhauer parle du mensonge en ces termes : « *Le mensonge a toujours pour but d'agir sur la volonté d'autrui, jamais sur son esprit seul et en lui-même ; s'il veut toucher l'esprit, c'est qu'il le prend pour moyen, et s'en sert pour déterminer la volonté* ». Le menteur cherche à amener l'autre là où il veut qu'il aille, pas seulement par l'esprit, sans qu'il le sache, sans qu'il s'en aperçoive, mais surtout en agissant sur sa volonté. Il pousse l'autre à agir dans un contexte de fausseté, et par suite il le fait chuter.

N'est-ce pas la façon d'agir de beaucoup dans ce monde ? Ne sommes-nous pas tentés nous-mêmes, par manque de courage, par désir d'être aimés, par facilité, de travestir la vérité, d'utiliser l'autre comme moyen pour arriver à nos propres fins ?

L'Évangile de Matthieu nous invite à renoncer à ce jeu de dupes qui règne sur notre monde, à nous convertir au règne de Dieu, à crier avec le Christ : « Va-t'en Satan ! »

Le Christ le redira à Pierre, dans d'autres circonstances : « *Jésus commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des anciens, des chefs des prêtres et des spécialistes des Écritures, être tué, et, le troisième jour, ressusciter. Pierre le prit à part et se mit à lui faire des reproches : « Dieu t'en garde, Seigneur ! dit-il. Non, cela ne t'arrivera pas ! ». Mais Jésus se retourna et dit à Pierre : « Va-t'en, passe derrière moi Satan ! Tu es un obstacle sur ma route, car tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des êtres humains. » (Matthieu, 16 :23).*

Pierre préfère sa volonté à la vérité et il voudrait que le Christ suive une route qui serve sa volonté d'être le disciple d'un maître qui gagne sur les autres, car si son maître gagne, il sera gagnant avec lui. Mais Jésus a sa propre route à suivre, et il ne la suit pas pour plaire à Pierre ni pour faire sa volonté, il la suit au nom d'une parole donnée.

A l'exemple de Jésus dans cette expérience de pensée, il nous faut crier : « *Va-t'en Satan !* » chaque fois que dans nos cœurs s'insinue la corruption de la conscience. Quand la facilité nous séduit et nous détourne de la voie plus juste, lorsque l'exigence est ridiculisée au profit de la négligence, lorsque la vérité, si précieuse et si difficile à établir, est considérée comme un luxe dont le prix à payer est si élevé, qu'il sera plus facile de s'en passer. Chaque fois que la parole se réduit à une représentation de notre seule volonté de pouvoir, il nous faut crier intimement : « *Va-t'en Satan !* »

Ce cri de la conscience n'est pas une simple indignation. Nous sommes, aujourd'hui, dans une société marquée par l'indignation. Et ce trait s'est accentué avec la fragilisation sociale qu'a provoquée la situation de

pandémie dans laquelle nous sommes. On s'indigne de tout, on se sent offensé, on se sent attaqué, chaque fois que la volonté de l'autre est en désaccord avec la nôtre et l'on oublie la vertu de la parole, de l'explication, du dialogue, parfois aussi de la dispute, en tout cas celle que le philosophe appelait de l'esprit et de la vérité. On veut la paix sans la gagner. Pourtant, si l'autre n'est pas seulement, une image de l'autre mais un véritable frère en Dieu, si sa parole et la nôtre ont quelque valeur, la seule voie pour comprendre ses raisons et lui expliquer les nôtres, c'est la voie de la parole. Entrer dans le règne de Dieu, construire avec lui le royaume qu'il nous promet, c'est entrer dans le monde de la Parole, de l'échange, et donc de la confiance. Malheureusement, il est plus facile, de décréter que l'on n'a rien à se dire parce qu'on n'est pas d'accord et de s'indigner dans son coin en laissant s'installer le règne de la défiance, du mensonge et de la peur de l'autre. Mais combien coûteuse est cette attitude pour notre société ! Chacun dans sa posture, se fige dans une humanité rigide qui ne tolère plus qu'un autre pense autrement sans vouloir forcément imposer ses vues à tous. Alors reviennent les ligues, les extrémismes, les discours démagogiques, et la seule parole audible est celle qui flatte l'indignation de tous, et plus aucune parole ne fait autorité.

Jésus nous rappelle quelle parole fait autorité dans sa vie, et il nous invite à le suivre. Prosternés devant Dieu, nous pouvons renoncer à ce qui divise les hommes et entrer dans le règne d'une parole qui nous libère.

En témoignant des Écritures qu'il cite comme sa propre langue, Jésus nous montre qu'il nous faut être auteurs de nos paroles mes frères et sœurs, oser en être responsables et oser nous confronter aux idées des autres, avoir le courage d'exposer nos idées, non pas comme des armes pour combattre les autres, mais comme autant de matériaux de construction du royaume de Dieu. Il nous faut nous engager dans le dialogue, dans la controverse constructive, dans le débat d'idées, et sortir de l'indignation qui ne suffit jamais à construire demain. Car si l'indignation peut être le déclencheur d'une lutte pour la justice, elle présente aussi le risque de nous donner l'illusion que nous sommes du bon côté et que nous contemplons le mal comme des juges infailibles.

Filles et Fils de Dieu, nous sommes filles et fils de la Parole. Celle qui libère, celle qui fait rempart à la violence, celle qui fait renaître quand la haine assassine. Notre monde a un besoin immense de Parole, donnée, échangée, reçue, et tenue. Et parfois même criée dans le secret du cœur : « Va-t'en Satan ! » Car c'est bien à sa propre conscience que Jésus s'adresse dans ce désert.

Pas si facile, de crier cet ordre à sa propre conscience quand elle vacille ? Dans le récit de Matthieu, Le Christ n'a besoin de le crier qu'une seule fois pour que le diable le laisse et que les anges se mettent à le servir.

Prosternés devant Dieu, dans la confiance en sa Parole, nous construirons son royaume.

AMEN